

**Exposé fait dans le cadre d'un cours de la  
Faculté d'éducation de  
l'Université de Montréal**

**Refondre les curriculums d'études**

*Paul Inchauspé*

10 octobre 2003

## Refondre les curriculums

Un des grands chantiers de renouvellement de l'école a été, ces dix dernières années, la refonte des curriculums d'études. Quand les situations à affronter sont substantiellement différentes des précédentes, l'école est appelée à transformer profondément les curriculums d'études et même parfois à changer les cibles des compétences cognitives à développer. Or, nous sommes à un moment charnière où les changements en cours dans le domaine des savoirs entraînent, par leurs effets cumulés, une nouvelle donne à laquelle l'école doit répondre.

Aussi, lors des révisions des curriculums d'études, on rééquilibre l'importance accordée précédemment à telle ou telle matière (notamment, on tend à donner plus d'importance aux langues, à la science, à la technologie) et l'on remet à jour le corpus de connaissances à transmettre pour tenir compte de l'évolution des connaissances des différentes matières enseignées. Mais cette simple situation contraint à faire des choix et à se poser des questions plus générales que celles que demanderait un toilettage cosmétique du contenu des matières retenues dans le curriculum d'études. L'humanité a produit au dernier siècle plus de connaissances qu'elle n'en a accumulées depuis son apparition sur la planète. Mais l'école peut-elle suivre une telle croissance exponentielle des connaissances? Évidemment, non. Mais alors que faire? Faut-il encore transmettre des savoirs élaborés dans le passé? Si oui, lesquels? Et quels sont les savoirs nécessaires pour affronter ces situations de changement rapide des connaissances?

Les révisions de curriculums d'études donnent des réponses variées à ces questions, réponses qui dépendent de l'environnement particulier et de l'histoire singulière du système éducatif de chacun des pays. Mais au-delà des différences, on peut dégager trois grandes constantes.

### Donner plus d'importance à la fonction cognitive de l'école

L'intérêt porté à la fonction cognitive de l'école a toujours existé. Ne va-t-on pas à l'école pour s'instruire et pour apprendre ?. Mais cette fonction était moins mise en relief dans une école dont la finalité portait sur l'épanouissement des élèves, ce qui fut une des caractéristiques des écoles occidentales durant la période du boom économique des *30 Glorieuses* (1955-1985). La situation n'est plus la même et les changements technologiques créent les conditions de ce qu'on appelle, et ce n'est pas pour rien, une *société du savoir*. On voit ainsi apparaître relativement à la fonction cognitive de l'école, trois préoccupations que vous ne pourrez ignorer, car elles marqueront nos systèmes éducatifs dans les années qui viennent.

La première préoccupation concerne **la nécessité d'assurer une formation intellectuelle plus solide pour le plus grand nombre, sinon pour tous**. La société du savoir postule des savoirs de plus en plus élevés et de plus en plus abstraits pour un nombre de plus en plus grand de personnes. Dans le secteur industriel, le travail devient de plus en plus immatériel, le caractère cognitif des tâches est accentué. Aux tâches physiques se substituent des tâches mentales pour assurer la commande des nouvelles machines, leur maintenance, leur surveillance. Au fur et à mesure que ces machines deviennent plus intelligentes s'y ajoutent des tâches de conception, d'étude, d'organisation. Dans le secteur des services, la qualité des

relations avec les usagers et le traitement de l'information, c'est-à-dire la mise en œuvre personnalisée d'informations spécifiques sur un sujet donné, deviennent prioritaires. Tout ceci demande que l'école donne une formation de plus en plus élevée et de plus en plus abstraite au plus grand nombre. De plus, cette formation pour être utile doit être large, générale, fondamentale comme on dit dans votre projet d'école secondaire renouvelée. Les reconversions professionnelles ont en effet montré les difficultés que rencontrent, dans les opérations de remise à niveau, les employés peu instruits ou très spécialisés par suite de la taylorisation des tâches.

La deuxième préoccupation concerne **la transmission et l'appropriation par les élèves de savoirs durables**. Des situations nouvelles par rapport aux connaissances posent des problèmes inédits à l'école dans son rôle de transmission des savoirs. La croissance exponentielle des connaissances pose des problèmes de choix; l'accès instantané aux informations rendu possible par les TICS pose le problème du risque de la noyade cognitive si l'on n'est pas capable d'organiser et de classer les informations; le renouvellement rapide des savoirs contraint chacun à une situation où il doit assurer sa propre formation continue. Ces situations conduisent à se poser des questions sur ce que sont les savoirs durables que l'école doit assurer. Dans ce contexte nouveau, la formation ne sera réussie que si l'école donne les bases qui permettent de continuer à apprendre, les méthodes qui permettront de le faire seul et l'impulsion qui poussera à le faire.

Cette simple commande est un défi pour les concepteurs de programme et pour tout professeur. Quelles sont les matières qui doivent constituer cette base? Et, dans ces matières, quelles sont les notions de base qui seront les racines ou les troncs où pourront venir se greffer les connaissances nouvelles? Quels sont les concepts fondamentaux, les savoirs génériques qu'il faut maîtriser? Qu'est-ce qui distingue les *informations* des *savoirs* que l'école doit faire construire? Quels sont les savoirs procéduraux, les méthodes, les compétences nécessaires pour pouvoir apprendre, seul, que l'école doit désormais développer : la mémoire, l'attention, le va et vient entre le concret et l'abstrait, certaines opérations intellectuelles comme trier, hiérarchiser, ordonner, analyser, synthétiser, argumenter, développer, chercher? Et comment se développent ces habiletés? Et comment développer des attitudes qui donnent envie de continuer à apprendre, celles qui développent la curiosité intellectuelle? Quelle importance faut-il dorénavant donner aux expériences qui donnent le plaisir de la découverte ou celles de la joie que procure la compréhension ou la maîtrise d'un sujet?

**La troisième préoccupation est celle de la justification de l'école** qui doit être faite en faisant en sorte que les jeunes y restent. Pourquoi l'école? Une des situations à laquelle nous sommes confrontés est d'avoir à justifier l'école. De tout temps, il y a eu des jeunes qui n'ont pas aimé l'école. De nos jours, le nombre de ceux qui n'aiment pas l'école qu'ils fréquentent n'a probablement pas diminué et peut-être a-t-il aussi augmenté, car, contrairement au passé ils ont de moins en moins le choix de ne pas continuer à la fréquenter. Il leur faut persévérer à l'école alors que les matières enseignées ne les passionnent guère. C'est là une réalité nouvelle pour l'école. Alors, l'argument qu'on a trouvé et qu'on redit depuis une génération pour justifier l'école est la préparation à l'emploi : s'instruire, c'est s'enrichir, a-t-on même dit au Québec, il y a 40 ans, lors de la Révolution tranquille.

Or, la justification d'études longues par les avantages qu'on en retirera plus tard dans l'emploi est un argument qui a, de moins en moins, auprès des jeunes et plus particulièrement auprès des garçons, l'effet de soutien qu'il pouvait avoir antérieurement. Pour les gens de nos

générations, l'école a joué le rôle d'ascenseur social et nous avons accepté d'investir dans les études parce que nous étions assurés du retour sur cet investissement. Et si les filles réussissent mieux à l'école que les garçons, c'est aussi parce qu'elles ont encore conscience que l'indépendance économique par rapport à l'homme peut leur être assurée par des études leur ouvrant l'accès à des emplois bien rémunérés. Autrefois un professeur enseignait à des élèves sélectionnés, acquis aux normes d'une culture scolaire dont l'appropriation pouvait les promouvoir socialement. Aujourd'hui le même professeur peut être conduit à enseigner à des élèves étrangers par leur vécu familial aux normes de l'école et vivant le temps scolaire comme une contrainte sans contrepartie. C'est pourquoi **c'est à l'école même, dans l'activité même d'étudier, que les jeunes doivent trouver la motivation intrinsèque pour étudier, sinon nous ne réussirons pas à les aider à pratiquer les études plus longues que nous leur imposons.**

Justifier l'école par l'emploi est non seulement inefficace pour beaucoup de jeunes, mais ce faisant on dénature la fonction même de l'école. Ceux qui, les siècles précédents, se sont battus pour que nos sociétés rendent accessible et même obligatoire l'école pour tous, avaient des raisons autrement fortes que celles de l'emploi pour la justifier. Ils voulaient que l'égalité entre les hommes, reconnue par la loi, puisse devenir davantage une égalité de fait par l'accès de tous à la lecture, à l'écriture sans laquelle il n'y a pas d'exercice effectif de la liberté des citoyens.

Tout le monde va maintenant à l'école, c'est pourquoi une telle justification a moins de résonance, même dans les milieux scolaires. On s'habitue à tout. Mais alors pourquoi l'école? Elle est là pour transmettre des savoirs, pour transmettre des savoirs qui sont culturels, c'est-à-dire des savoirs que les générations précédentes ont élaborés. Ce faisant, l'école assure le relais entre les générations. L'école n'est pas faite d'abord pour permettre l'adaptation de la main-d'œuvre. L'école est d'abord faite pour transmettre à nos enfants et à nos petits-enfants un patrimoine construit avant nous par des hommes et des femmes. Elle est faite pour leur transmettre les choses de ce patrimoine que nous considérons essentielles pour qu'à leur tour, ils construisent le monde et le transforment.

Il faut donc dire aux jeunes le véritable sens des études, la vraie raison pour laquelle on les fait, celle qui explique les choix des curriculums d'études. Car il ne suffira pas de redéfinir ou de réformer les curriculums, c'est leur sens, leur finalité même, qui doivent être redressés dans nos discours. Le message que vous devez transmettre aux jeunes est le suivant : « Le monde dans lequel vous vivez est le résultat des productions et des créations de l'homme. Ces productions, du moins les plus significatives, vous devez les connaître, car en vous montrant l'humanité en action, elles vous montrent ce que nous sommes, ce que vous êtes, des êtres entreprenants, inventifs, solidaires, toujours en quête d'autre chose. Vous devez connaître ces productions, car cette connaissance vous permettra de mieux comprendre le monde où vous vivez. Et ainsi vous y vivrez davantage en homme, c'est-à-dire en êtres libres. Armés de ces connaissances, vous ne subirez pas entièrement ce monde, vous pourrez l'aborder avec l'optimisme et le calme qui permettent de le dominer. Et c'est pourquoi, à l'école, vous faites du français, des mathématiques, des sciences, de l'anglais, des sciences humaines, des arts. Ces matières vous introduisent aux productions qui sont le propre de l'homme et elles vous permettent de mieux dominer les situations que vous aurez à vivre. Le monde où nous vivons n'est pas naturel, il est construit par les hommes, mais vous aussi, vous êtes humains et à votre tour, vous devrez, vous pourrez parfaire sa construction. Chaque génération doit apporter sa part dans cette entreprise. Vous pouvez, vous aussi, transformer le monde où vous arrivez. D'autres, avant vous, l'ont fait en leur temps. Aussi, à l'école, on

développera chez vous ces instruments sans lesquels il vous sera difficile de participer à cette construction. Ces instruments sont la raison, l'imagination, l'esprit critique, mais aussi l'ouverture du cœur, qui vivifie l'intelligence ».

### **Conséquences : La forme de pédagogie à promouvoir ou à généraliser à l'école**

Si seules les activités extrascolaires permettent aux élèves de s'épanouir à l'école et d'y avoir du plaisir, ils sont bien mal pris et nous aussi, car il leur faut se préparer à cette société du savoir qui se met en place. Comment peut-on leur dire : « Le monde où vous aurez à vivre est un monde où les savoirs ont de plus en plus d'importance. Il vous faudra apprendre plus longtemps et même apprendre sans cesse durant votre vie. En effet, vous serez, plus que ceux de notre génération, conduits à changer plusieurs fois d'emploi ou de fonction de travail. Dans cette situation, vous serez contraints à parfaire continuellement vos connaissances ». Pensez-vous qu'on puisse leur dire cela, et en même temps leur dire, par des paroles, par des attitudes, par des silences qui parlent parce qu'ils expriment ce que nous pensons vraiment : « Le monde des études où vous entrez est le monde de la contrainte. Vous ne vous y épanouirez pas au moyen des études elles-mêmes. C'est plus tard seulement que vous en tirerez bénéfice. Et vous comprendrez, alors, que nous avons raison de vous les imposer ». Cette morale du samouraï nous permettra-t-elle d'assurer une amélioration qualitative de la formation intellectuelle de nos élèves? Peut-on se résigner à justifier l'école par des effets qui se vérifieront dans le futur? Non, **une formation réussie est celle qui a fait faire aux jeunes, à l'école même, l'expérience du plaisir d'apprendre, celle qui a suscité chez eux, et cela très jeunes, le goût et le désir de continuer à apprendre.**

Existe-t-il des pédagogies qui soient susceptibles de donner aux élèves le goût et le plaisir d'apprendre et de comprendre? Oui, ces pédagogies existent. Des classes et des écoles la pratiquent, ici et là. Vous êtes peut-être même nombreux à la pratiquer. De nos jours, on parle de la nécessité de renouveler les pédagogies pour mieux faire réussir les élèves. Mais ces pédagogies ne sont pas nouvelles dans le sens de récente. Ce sont des pédagogies pratiquées de tout temps par des professeurs qui ont laissé leurs traces. Pour la décrire, j'ai retenu ici trois caractéristiques d'une telle pédagogie.

#### **Une pédagogie de l'activité, tout d'abord**

Mais qu'est-ce qu'une pédagogie de l'activité?

Des méthodes pédagogiques diverses existent. Ne comptez pas sur moi pour vous en faire la promotion. D'autres personnes s'en chargeront. Mais, quelle que soit la méthode choisie, la question à se poser est la suivante : ma manière de procéder, ma méthode favorise-t-elle, ou non, l'activité de l'élève?

Qu'est donc une pédagogie de l'activité?

C'est tout d'abord une pédagogie qui accorde moins d'importance au contrôle qu'à l'apprentissage. Une enquête faite en 1988, dans les écoles secondaires d'une grande commission scolaire de Montréal, montrait que sur dix-huit (18) valeurs proposées au classement, l'intelligence, la logique, l'imagination étaient, selon les jeunes, les valeurs que leur milieu scolaire considérait les moins importantes. La politesse, la propreté, la fiabilité, étaient par contre, selon eux, les valeurs jugées les plus importantes. Pensez-vous qu'une telle

échelle des valeurs soit innée? Est-il besoin d'ajouter des commentaires pour expliquer ce qui a pu produire de telles perceptions? Et vous-mêmes, dans votre école, dans votre classe, que privilégiez-vous, l'apprentissage ou le contrôle?

Mais une **pédagogie de l'activité**, c'est surtout une pédagogie dans laquelle **l'élève est un acteur** et non un spectateur. Mais ici encore, pour saisir ce qu'est une pédagogie de l'activité, il faut dépasser les apparences. Un cours magistral n'est pas nécessairement morne. Il peut dans certaines conditions susciter l'activité de l'esprit de celui qui l'entend. À l'inverse, une méthode dite active ne produit pas nécessairement chez l'élève l'activité de son esprit. Elle peut, dans certains cas, ne favoriser que son agitation ou les fonctions les plus élémentaires de son esprit.

Mais cette véritable pédagogie de l'activité est présente dans des classes, dans des écoles. Ce sont les classes, les écoles où l'on pense qu'apprendre suppose un **engagement actif** de l'élève **dans des tâches significatives, dans un environnement qui lui propose des défis stimulants**, exempts de menace. Dans ces écoles, dans ces classes, le professeur n'est pas seulement l'expert qui déverse seulement son savoir à des élèves dociles, c'est le stratège, le constructeur de situations d'apprentissage, l'entraîneur, le leader. Dans des écoles, dans ces classes, les élèves ne sont pas pour leurs professeurs des cruches à remplir, ce sont des feux à alimenter. Dans ces écoles, dans ces classes, l'élève ne se contente pas de faire son temps, pour ramasser des notes. Mais dans ces écoles, dans ces classes, il a du plaisir à apprendre, parce que les **activités** qui s'y déroulent **ont** pour lui **un sens**, qu'**il s'y engage** et qu'**il se construit par elles** comme sujet personnel.

Dans ces écoles, l'élève a le sentiment que les études l'aident à grandir. C'est pourquoi cette pédagogie est aussi une pédagogie de la grandeur.

### **Une pédagogie de la grandeur**

C'est là le deuxième caractère d'une pédagogie qui vise à développer chez les élèves le goût et le plaisir d'apprendre et de comprendre.

Une pédagogie de la grandeur, c'est une pédagogie qui se base sur **l'élan** qui existe chez tous les hommes et plus particulièrement chez l'enfant, **élan qui le force à se dépasser, à grandir**.

Vous le savez mieux que quiconque, le travail intellectuel fécond exige rigueur, effort, constance. Et la différence entre celui qui réussit et celui qui échoue n'est pas souvent due à la différence dans les aptitudes, mais à une différence dans le travail, et même à une différence dans le travail personnel. Le travail intellectuel fécond réclame le travail personnel, mais aussi **l'exercice**, car, sauf pour quelques très rares élèves, tout ne vient pas tout de suite. Si vous voulez, par exemple, développer chez l'élève le goût des mathématiques, il faut en passer par là. Souvent, il éprouve un blocage naturel devant les nombres. Mais il peut combattre ce blocage, comme on combat la peur de l'eau quand on apprend à nager. Il faut alors aborder les problèmes comme une énigme qu'on peut résoudre en appliquant à la lettre les règles de calcul. Et, à force de les appliquer, l'élève assimilera les réflexes du calcul qui lui permettront de résoudre avec de plus en plus d'aisance des problèmes de plus en plus complexes.

Ces choses sont connues, on les avait oubliées, on commence à les redire. Il n'y a pas de travail intellectuel fécond sans effort, sans rigueur, sans exercice. Mais, **pour que se**

**développe chez l'élève le goût des études, il faut qu'à cet effort s'ajoute le plaisir.** Or, cela est possible, mais dépend d'abord de la conception que l'on se fait de l'enfant, de l'élève, de l'homme. En éducation, ce que l'on pense de l'élève détermine ce que l'on fait avec lui, et donc conditionne les résultats que l'on obtient de lui. C'est là la loi de Pygmalion, la plus importante des lois en éducation.

Vous pouvez penser que l'élève n'est qu'un faisceau de tendances ou d'intérêts à satisfaire et que seules les circonstances extérieures, les motivations extrinsèques peuvent le pousser à faire l'effort. Et nous connaissons tous des parents qui considèrent leurs enfants comme le chien de Pavlov et qui modulent la quantité d'argent de poche qu'ils leur donnent selon le degré des notes obtenues. Mais l'enfant n'est-il qu'un faisceau de besoins à satisfaire, n'est-il pas aussi un **être de désir**, un être inquiet, **fier toujours** et **toujours avide de monter**? Un enfant s'intéresse à tout, à condition qu'il y voie là une épreuve, un moyen de se grandir. C'est ce ressort, cet élan, ce principe de fierté qui fait l'homme, qui doit, chez l'élève, être soigné, favorisé, interpellé. L'enfant, l'élève ont, eux aussi, le goût du difficile. Ils cherchent leur voie à travers le difficile, et **c'est dans l'expérience de la difficulté vaincue qu'ils ont le sentiment de grandir.** Et tout l'art de l'éducation est de savoir doser ce degré de difficultés des épreuves à proposer pour qu'il y ait gain, sentiment de maîtriser et de grandir.

Trop souvent, dans les écoles, on a materné, diminué les exigences et les standards, instauré le rythme lent du long fleuve tranquille. En agissant ainsi, nous avons, chez les élèves et surtout chez les préadolescents, fait naître l'ennui. Et **l'ennui est toujours le signe d'une énergie non employée.** En fait, en agissant ainsi ne les sous-estime-t-on pas? Et en les sous-estimant, ne les méprise-t-on pas aussi un peu? Aussi, il ne faut pas se contenter d'engraisser l'esprit des élèves, il faut l'aguerrir. Alors, **ils découvriront** qu'il y a du plaisir à apprendre et **qu'à côté du plaisir reçu, il y en a un autre, plus aigu, le plaisir conquis.** Comment peut-on conduire des populations de plus en plus nombreuses à des études de plus en plus longues et exigeantes, sans mettre en branle, chez l'élève, et cela très tôt, ce ressort, ce goût de grandir par l'épreuve et le plaisir donné par la conquête? Définir vraiment l'être humain, c'est le définir comme un être qui cherche toujours dans quelque domaine que ce soit, à aller plus en avant, à aller plus loin, à s'élever, à exprimer sa propre grandeur. Et seule une pédagogie qui tient compte de cette force, de cet élan, fera en sorte que les épreuves nécessaires pour produire un travail intellectuel fécond soient pour l'élève occasion de développement personnel, de construction de soi et de plaisir.

Mais un tel climat dans une école, dans une classe, ne peut être constant. Et c'est pourquoi il nous faut aussi développer une pédagogie du soutien.

### **Pédagogie du soutien**

C'est là le troisième caractère d'une pédagogie qui vise à soutenir et développer le plaisir et le goût d'apprendre chez les élèves.

Je serais bien naïf si je croyais que le plaisir procuré par les études est constant chez l'élève. Par rapport à leurs études, les élèves éprouvent à certains moments, comme nous tous dans nos métiers, angoisses, réticences, voire dégoût. Pensez-vous que l'astrophysicien se rend chaque matin à son travail avec enthousiasme, en se disant : « Aujourd'hui, je vais résoudre l'énigme de l'univers »? Non, il tombe, lui aussi, comme tout le monde dans la routine. Mais l'essentiel, et c'est ce qui le sauve, et sauve aussi l'élève dans ces moments de grisaille et de morosité, c'est de ne pas perdre le sens de ce que l'on fait. Et le fait d'avoir déjà

expérimenté le plaisir de comprendre et d'apprendre lui sera aussi, dans ces occasions, d'un grand secours.

Mais soutenir les élèves, c'est aussi résister à des formes de pression pour la réussite qui, au lieu de les stimuler, les paralysent et les inhibent. On veut bien faire, mais, au lieu de stimuler, il arrive qu'on écrase. Vous connaissez tous des situations dans lesquelles l'angoisse des parents pour la norme (est-il en avance ou en retard?), ou pour la réussite (va-t-il échouer?) se décharge sur les enfants. Vous connaissez aussi ces situations où l'absence de l'envie d'étudier peut détruire l'harmonie d'une famille, engendrer des conflits. La société actuelle valorise ceux qui ont le goût d'étudier longtemps. Elle laisse peu d'espoir de s'en tirer à ceux qui auparavant auraient opté pour l'apprentissage d'un métier, sans poursuivre des études. Le monde actuel laisse peu de place pour les parcours marginaux, tentation des adolescents qui découvrent d'autres formes de réalisation que celle des études. Vous devez comprendre ces difficultés et le leur dire. Et c'est pourquoi aussi, surtout à l'école secondaire, votre école doit être un milieu de vie. C'est à certains moments la présence de pairs et les relations qu'ils peuvent nouer avec eux dans la classe, — et peut-être même, à ces moments, surtout en dehors de la classe dans des activités parascolaires, — qui permettent à bien des jeunes de poursuivre une scolarité qui n'arrive plus à les motiver.

Soutenir l'élève, ce n'est donc pas lui faire sans cesse la morale sur la nécessité de l'effort et de déplorer qu'il n'ait pas le **goût** des études. **Le soutenir vraiment, c'est lui donner ce goût, le lui faire découvrir ou retrouver.** Le goût, cette chose insaisissable, difficile à définir, existe dans l'art, la mode, la littérature ou la gastronomie, mais il existe aussi pour le français, les sciences, les mathématiques ou l'anglais. Et transmettre aux élèves ce goût, qui s'avérera irréversible une fois qu'il est acquis, est une nécessité de première urgence pour la formation intellectuelle. Mais ici, professeurs, vous êtes irremplaçables, et le goût que vous avez vous-mêmes de la matière que vous enseignez. Revenez à votre propre expérience, du temps où vous étiez vous-mêmes élèves à l'école, et rappelez-vous les professeurs qui vous ont marqués, car j'espère que vous avez eu, pendant vos études, la chance de rencontrer des maîtres exceptionnels qui vous ont racheté des petites des autres. Or, qu'ont fait ces maîtres? Ils vous ont mis dans un état de défi permanent parce que vous les admiriez. Et pourquoi les admiriez-vous? Parce qu'ils aimaient leur matière et vous la faisaient aimer. Cette transmission du goût, parce que vous-mêmes avez le goût de ce que vous enseignez, peut susciter des carrières entières.

Mais son absence ou sa perte peut hélas les empêcher. Votre influence en cette matière est tellement forte qu'elle agit pour le meilleur ou pour le pire. Les sentiments éprouvés par les élèves vis-à-vis de certains professeurs sont une des causes principales de la perte du goût d'étudier. Dans la plupart des métiers, les problèmes de relation sont seconds par rapport à la tâche : ils la colorent positivement ou négativement, mais ils ne l'empêchent pas de s'exercer. Il n'en est pas de même dans l'enseignement. **La qualité de la relation qu'a un professeur avec les élèves tient une place considérable, anormale même, dans la réalisation et la réussite de sa tâche.** Cette qualité est la condition nécessaire de l'activité d'enseigner. Que quelque chose se disloque dans cette relation, et alors on n'enseigne pas moins, on n'enseigne plus rien. Ainsi le sadisme d'un professeur, l'humiliation qu'il aime faire ressentir à l'élève, en mettant à nu son ignorance, peut brûler entièrement cet élève et lui laisser une cicatrice indélébile.

Pédagogie de l'activité, pédagogie de la grandeur, pédagogie du soutien, voilà les conditions nécessaires pour que dans vos écoles développent le plaisir et le goût d'apprendre.



